SANDRINE SUCHON-FOUQUET

Résistance et liberté

Dieulefit – 1940-1944

Presses universitaires de Grenoble

Préface

Sandrine Suchon-Fouquet est ardéchoise. Après des études secondaires, elle entre en 1986 à l'Institut d'études politiques de Grenoble. Diplômée en sciences politiques, elle poursuit à Lyon des études de droit et passe une maîtrise. Au cours de sa troisième année à l'IEP de Grenoble en 1988-1989, elle participe au Séminaire d'histoire contemporaine « Religions, mentalités, société », et je lui ai alors proposé un sujet de mémoire consacré à « Dieulefit pendant la seconde guerre mondiale ».

Elle s'est passionnée pour cette recherche durant une année de travail soutenu. Elle a pu rassembler une riche documentation : comptes rendus du Conseil presbytéral, bulletins paroissiaux catholiques, sermons, articles des journaux locaux, témoignages écrits, archives privées, etc. Mais surtout elle a su aménager plus d'une douzaine d'entretiens qui lui ont apporté des informations très neuves et lui ont permis de mieux comprendre les diverses sensibilités qui traversaient Dieulefit durant cette période. Un échange de correspondance avec quelques acteurs a complété ces diverses investigations.

Pourquoi ce sujet ? Pour deux raisons.

Tout d'abord, je trouvais qu'il était dommage de ne parler que des dévouements des protestants du Chambon-sur-Lignon et de transformer leur action en un véritable mythe. Certes le colloque qui s'est tenu au Chambon en 1990 a remis les idées en place et a donné toute son importance à l'ensemble du plateau Vivarais-Lignon. Mais cela ne réglait pas la méconnaissance de l'attitude des Dieulefitois pendant la guerre, et j'ai été heureux que Sandrine Suchon-Fouquet accepte de consacrer à ce sujet son mémoire de troisième année.

Par ailleurs, et c'est la deuxième raison, il est communément admis que la Résistance a été l'affaire des hommes, tout au moins lorsqu'il s'agit de l'initiative ou de l'organisation. Or, ici à Dieulefit, ce sont deux femmes qui sont les éléments moteurs de la Résistance et qui le resteront tout au long de ces quatre « années noires ». Est-ce pour cette raison que l'histoire de Dieulefit durant cette guerre est restée pendant cinquante ans un terrain en friche ? Peut-être... Toujours est-il que cette originalité me semblait mériter qu'il lui soit consacré quelque attention.

Dieulefit n'est pas un village de montagne ou un « village sur la montagne » comme le laisserait entendre une lecture hâtive qui voudrait artificiellement construire une trilogie de « montagnes huguenotes » comportant Vabre dans

la montagne Noire, le Chambon-sur-Lignon sur le plateau Vivarais-Lignon et Dieulefit dans la vallée du Jabron¹. À 380 mètres d'altitude, Dieulefit est une petite ville de 3 500 habitants, à tradition artisanale et industrielle, marquée très fortement par la présence de l'entreprise textile des Morin, avec les éléments d'une grande bourgeoisie, des fonctionnaires, une classe ouvrière, des artisans et des commerçants. La présence protestante y est importante, plus de 1 200 personnes, mais elle ne représente qu'un gros tiers de la population totale. Néanmoins, on peut parler d'un « fief protestant » mais certainement pas d'une communauté montagnarde.

Deux femmes de ce protestantisme dieulefitois, Marguerite Soubeyran et Jeanne Barnier, deviennent des figures de proue pour ceux qui veulent dire « non » à Vichy et au nazisme.

Marguerite Soubeyran fonde l'école de Beauvallon avec Catherine Krafft en 1939 et utilise des méthodes qui sortent de l'ordinaire : il est question d'autogestion scolaire et d'enseignement mutuel, de spontanéité et de liberté ! Simone Monnier se joint à l'équipe en 1939 et participe à l'accueil des très nombreux enfants juifs envoyés par l'Œuvre juive de secours aux enfants (OSE) et aussi de petits élèves français tel Alain Prévost, le fils du grand écrivain qui mourra en Vercors. Dans la maison voisine, à la pension Beauvallon, sont hébergés des adultes, le plus souvent intellectuels et artistes : Pierre Emmanuel, Pierre-Jean Jouve, Andrée Viollis, Emmanuel Mounier et bien d'autres.

Jeanne Barnier est secrétaire générale de la mairie de Dieulefit, elle a vingt-deux ans, elle fait partie des UCJF et elle est responsable d'un groupe de Cadettes. Elle est brutalement confrontée à une demande de Marguerite Soubeyran : il faut de toute urgence de vraies « fausses cartes » pour tous ces réfugiés qui viennent chercher asile et assistance à Beauvallon. Son hésitation disparaît en lisant le prophète Esaïe « Tu ne mettras pas dehors le malheureux sans asile. » Admirable lecture de la Bible ! Elle devient alors une virtuose des faux papiers au bénéfice des 1 200 à 1 500 réfugiés, le plus souvent juifs, qui trouvent un accueil à Dieulefit : Polonais, Belges, Allemands, Italiens déserteurs, Anglais, Américains. Identité, alimentation, vêtements, permis de conduire, la panoplie est complète. Mais aussi faux papiers pour ceux de l'AS ou pour les FTP.

Le succès de cet accueil et son importance ne peuvent se comprendre sans l'unanimité de la population protestante et catholique, ainsi que de la connivence des libres penseurs. Les gendarmes eux-mêmes sont acquis à la Résistance. À Dieulefit, il n'y a pas de collaborateurs ou de miliciens. Certes, il y a des pétainistes séduits par le programme de révolution nationale. La plupart des membres de la paroisse catholique et surtout leurs curés en font partie ainsi que quelques protestants parmi les plus en vue : par exemple, le maire, colonel en retraite, mais il ferme les yeux sur les agissements coupables de sa secrétaire ; le pasteur aussi

est favorable au nouveau régime, tout au moins jusqu'à l'été 1942 où il changera totalement d'opinion.

Mais grâce au travail de Sandrine Suchon-Fouquet, nous découvrons la belle personnalité de deux autres pasteurs, réfugiés eux aussi dans la vallée du Jabron qui, l'un comme l'autre, refusent le régime de Vichy. La prédication courageuse de Philippe Debû-Bridel effraie les prudes et les timorés ; quant à Lucien Marchand, il aspire à retrouver ses paroissiens du pays de Monbéliard où il poursuivra ses engagements.

Sandrine Suchon-Fouquet ne néglige pas l'école secondaire de la Roseraie où son directeur catholique accueille lui aussi des Juifs renvoyés de l'enseignement et des intellectuels « mal pensants ». C'est là que Pierre Emmanuel enseigne la philosophie, le français et les mathématiques. Un seul de tous ces enfants réfugiés à Dieulefit sera déporté à la suite d'une imprudence.

1942 est une année charnière à Dieulefit comme dans la France de Vichy. La zone Sud est occupée, mais il n'y aura pas de garnison italienne ou allemande dans cette petite ville. Des enfants juifs sont arrêtés à Beauvallon et nous assistons à cette course-poursuite de Marguerite Soubeyran et de Simone Monnier, d'abord jusqu'à Crest puis jusqu'à Vénissieux pour les arracher à la déportation : elles en avaient perdu trois, elles reviennent avec quatre ! Nous avons là une page admirable où tante Marguerite « changée en lionne » (Andrée Viollis) donne la mesure de son courage.

C'est ensuite la création du premier maquis de réfractaires au STO à l'initiative de Marguerite Soubeyran, les radios clandestines, les parachutages en relation avec Londres et Alger auxquels participent Philippe Debû-Bridel et l'abbé Magnat de la Bâtie-Rolland. Pour les Allemands, Dieulefit est un « nid de Juifs et de terroristes ». Une question ne peut être élucidée : pourquoi n'y a-t-il pas eu à Dieulefit d'intervention de la Wehrmacht et de la Gestapo ? Y a-t-il eu un « miracle » ? Certains ont laissé supposer le « rôle d'écran protecteur » du colonel Pizot ou que les protestants dieulefitois avaient fait preuve « d'une retenue dans l'engagement »². Le travail de Sandrine Suchon-Fouquet démontre facilement qu'il s'agit là d'une lecture erronée des événements. Car nous savons qu'une expédition allemande était prévue pour la mi-août 1944 et que c'est le débarquement en Méditerranée qui a fait avorter le projet de destruction de ce « nid de terroristes ». Ce qui a été qualifié de « passivité du pouvoir face à la résistance civile »³ était tout simplement une attente calculée afin de frapper les résistants d'autant plus durement.

Mais il y a bien eu un « miracle dieulefitois » lorsque dans cette « oasis de paix » se met en place à l'automne 1943 cette « Université libre » fondée par Emmanuel Mounier où se retrouvent intellectuels, poètes, peintres, musiciens, journalistes. Dieulefit devient « une des capitales intellectuelles de France » (Pierre Vidal-Naquet).

En août 1944, Marguerite Soubeyran fait partie du Comité local de libération. Les réfugiés quittent Dieulefit et gagnent des horizons divers. Mais aucun n'oubliera cette parenthèse dieulefitoise où ils avaient trouvé le respect de la dignité humaine et la liberté.

Pierre Bolle est maître de conférences honoraire d'histoire contemporaine à l'institut d'études politiques de Grenoble. Dès 1969, il entame des recherches sur la seconde guerre mondiale à Grenoble et dans les départements du Dauphiné et anime des séminaires sur ce thème. Spécialiste de la seconde guerre mondiale et du protestantisme français, Pierre Bolle est conservateur du musée du Protestantisme dauphinois de Poët-Laval et il est membre du conseil scientifique du musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère.

Note de l'éditeur

L'association « Patrimoine, mémoire, histoire du pays de Dieulefit » prépare un dossier, sous le contrôle et les conseils de Robert Misrahi, dans l'espoir de se voir reconnaître « Pays de Justes ». Il sera remis à Yad Vachem France fin 2011, qui après évaluation et expertise le transmettra à Jérusalem.

¹ Voir la communication de François Boulet, « Juifs et Protestants (1940-1944) », et celle de Pierre Laborie et François Boulet, « L'Évolution de l'opinion protestante », présentées au colloque national de la Société de l'histoire du protestantisme français, *Protestants français pendant la Seconde Guerre mondiale*, 19-21 novembre 1992.

² Idem.

³ Idem.

Introduction

On a beaucoup parlé du Chambon-sur-Lignon. Rien n'a jamais été écrit sur Dieulefit entre 1940 et 1944. Pourtant les deux villes présentent la même caractéristique d'avoir caché de nombreux réfugiés juifs pendant la seconde guerre mondiale. Autre similitude, dans une France majoritairement catholique, ce sont deux fiefs protestants. En revanche, Dieulefit présente la particularité d'être devenu à cette époque, une véritable petite capitale intellectuelle, où les éminentes personnalités réfugiées ont fait participer toute la population à une vie culturelle hors du commun. Puisque la proportion de protestants est nettement plus élevée que la moyenne et puisque c'est un point commun avec Chambon-sur-Lignon, il est indispensable de voir en quoi le protestantisme a pu influencer la résistance des habitants au régime de Vichy. C'est pourquoi l'attitude des deux communautés religieuses, catholique et protestante, présente plus particulièrement un centre d'intérêt. Toutefois, il s'agit bien de toute l'histoire de Dieulefit pendant ces années de guerre et l'étude des communautés religieuses s'inscrit uniquement en filigrane de cette histoire. Le bourg, devenu alors un lieu de Résistance et de liberté, a été avant tout une terre d'asile. C'est en effet cette forme de Résistance qui prévaut entre 1940 et 1942. Par la suite Dieulefit a été un village miraculé dans la mesure où il a été épargné jusqu'à la fin des hostilités. Pourtant entre 1942 et 1944, la guerre est devenue plus dangereuse et le combat s'est radicalisé dans le bourg, où à la résistance d'accueil, est venue s'ajouter la Résistance armée. Mais jamais il n'y aura de représailles massives de la part des Allemands, ce qui constitue ce que l'on appelle généralement « le miracle dieulefitois ».

1940-1942 – Dieulefit, terre d’asile

Dieulefit, 1940

Dieulefit pendant quatre années va vivre une des périodes sans doute les plus exaltantes de son histoire. À contre-courant de l'époque, ce village de la Drôme devient un haut lieu de Résistance. Est-il donc, par certains facteurs, prédisposé en 1940, à agir de la sorte ? Pour y répondre, après avoir présenté sommairement le village, il convient surtout de montrer l'état d'esprit de ses habitants pendant l'une des années les plus tragiques de l'histoire de France.

La ville de Dieulefit

Situation géographique

« Ici se vérifie, sur le mode le plus austère, la loi du paysage français : rigueur mais presque musicale, magistère de l'esprit, mais flexion harmonieuse du cœur. Terre de sensibilité profonde et pudique, pénétrée loin par la conscience, méditée, retenue longtemps, jusqu'à ne se distinguer de l'esprit¹. »

Moins poétiquement, le bourg de Dieulefit se situe dans ce coin de la Drôme, qui sans être la Provence n'est déjà plus le Dauphiné, ce qui lui confère son charme assez particulier : « C'est encore le Dauphiné, son climat âpre, ses sommets couronnés de neige pendant l'hiver. Mais ce sont déjà les couleurs claires, changeantes de la Provence, son ciel haut et limpide² ». Localisé dans une sorte de creuset entouré de montagnes, Dieulefit est à trois cent quatre-vingts mètres environ d'altitude³. Au nord et à l'est se détachent la Lance et le Miélandre, respectivement à mille deux cents mètres et mille quatre cents mètres d'altitude⁴. À l'ouest et au nord, les montagnes du Poët et de Saint-Maurice sont moins hautes puisqu'elles sont à une altitude respective de huit cent quatre-vingt-neuf et neuf cent trente-neuf mètres⁵. Par ailleurs, il est important de signaler pour la suite que le massif du Vercors est tout près (soixante kilomètres). La ville de Montélimar, elle, se situe à vingt-sept kilomètres quand on prend la fameuse « route de Montélimar », à l'ouest.

Si Dieulefit est donc situé dans un large creuset enclos, les communications vers l'extérieur sont tout de même facilitées par des ouvertures qui l'entourent dans les crêtes. Au nord, le Jabron, puis le Roubion donnent l'accès au Diois (au nord-est) et au Crestois. Au sud-est, la communication avec le Nyonsais se fait grâce à la vallée du Lez. L'accès au Rhône, à l'est, est favorisé par le prolongement de la vallée du Jabron.

La région n'est guère propice à l'agriculture, à cause de la nature de son sol et de son relief. C'est dans le vallon de Dieulefit et dans les vallées élargies par les rivières que le sol est le plus exploitable. Il offre alors les cultures des pays méridionaux à l'exception de celle de l'olivier, présente vingt kilomètres plus bas, dans le Nyonsais.

En réalité, la géographie favorise l'industrie aux dépens de l'agriculture. En effet, les ressources minérales du bassin permettent la fabrication de la poterie. Prépondérant est d'ailleurs « le rôle du bassin comme débouché de la montagne, qui en a fait un centre manufacturier pour les produits textiles et plus encore un grand entrepôt commercial pour les mêmes fabrications⁶ ».

Enfin, Dieulefit bénéficie d'une lumière, d'une clarté particulière, connues des peintres. Ce n'est pas un hasard si tant d'artistes plasticiens s'y sont réfugiés pendant la guerre.

L'urbanisme dieulefitois

« Ses vieux toits de tuiles vermeilles appuient leur front aux montagnes dépouillées dont les lignes sont si pures et qui, de toutes parts l'enserrent. Sa rue unique, étroite, entre les maisons vétustes et de modestes boutiques, s'en va en musant de la place de l'église à la grande place, cœur du pays où règne le temple, puis court vers les champs et se transforme en route⁷. »

Dieulefit est un gros bourg dont la légende locale dit que Dieu y mit la main. On y pénètre, si l'on vient du côté ouest, par la promenade des Marronniers pour accéder directement au cœur du village, la place Châteauras, place sur laquelle le temple a été édifié. À droite, la montée des Raymonds permet de se diriger vers le sud-est. Le village s'arrête alors à l'embranchement permettant, à gauche d'accéder à Beauvallon⁸. Si, au lieu de prendre à droite place Châteauras, on décide plutôt d'aller à gauche, on tombe sur la principale rue du village, la rue du Bourg. Celle-ci conduit alors à l'église et à la mairie. On peut également visiter, dans la vieille ville, la Viale avec ses arceaux et ses ruelles couvertes.

Situation économique et sociale en 1940

Dieulefit, on l'a vu, est l'une des villes les plus industrialisées de la Drôme au XIX^e siècle. « L'industrie du XIX^e siècle résulte d'activités artisanales héritées du XVI^e siècle et d'un acquis du XVIII^e siècle. Partie du petit artisanat, elle arrive à une concentration ouvrière importante pour l'époque et la Drôme⁹. »

Les deux principales activités sont celles de la draperie et de la poterie. Toutefois la poterie n'a pas suivi la même évolution que la draperie ; elle est restée au stade artisanal, mais subsiste toujours aujourd'hui grâce au tourisme. La draperie, en revanche, a connu un développement beaucoup plus important. À la veille de la Révolution, elle est organisée autour d'activités artisanales et de travail à domicile.

Au XIX^e siècle, l'artisanat laisse peu à peu la place à l'industrie. C'est alors que les marchands tels que les Morin et les Rodet, occupés auparavant à concentrer et commercialiser la production, se spécialisent dans la fabrication. Au XIX^e siècle, se développe également une autre activité, importante aussi : la sériciculture. On trouve également des petites usines de mégisserie, une tuilerie, ainsi qu'une faïencerie qui fonctionne encore aujourd'hui.

L'activité industrielle s'accompagne d'une activité commerciale importante, d'autant plus que la position géographique de Dieulefit en fait un carrefour entre diverses régions. « Ce bourg comptait alors dix foires par an : foires à bestiaux, foires où il se vendait aussi soie, laine, grains, mercerie, quincaillerie, etc. Et ces foires attiraient toute la population rurale des environs et de la périphérie de Dieulefit¹⁰. »

La population vit donc essentiellement de l'industrie et du commerce par effet d'entraînement. En effet d'après le recensement de 1852, la commune compte quatre mille cinquante-cinq habitants dont mille quatre-vingt-onze vivent de l'agriculture (propriétaires, fermiers, métayers, journaliers), ce qui représente vingt-six pour cent de la population totale. Or, cinquante-sept pour cent de la population vit de l'industrie et sept pour cent du commerce : patrons, négociants, marchands en gros, employés et commis¹¹. Certes, la population vivant de l'agriculture est minoritaire par rapport à celle vivant de l'industrie, mais elle est donc loin d'être négligeable. Les grandes exploitations appartiennent en fait souvent aux grands industriels. À côté, on trouve de petites exploitations morcelées, éparpillées autour de Dieulefit.

Le début du XX^e siècle voit la disparition de la sériciculture ainsi que celle des usines de draperie Rodet en 1920. La poterie traverse une crise inévitable en 1930. Ainsi, à la veille de la guerre, Dieulefit est dans une phase de déclin économique. Finalement, les usines de draperie Morin, qui ne disparaîtront qu'à la fin de l'année 1960, apparaissent de loin, comme la principale activité économique.

Dans le village, on compte alors environ trois mille cinq cents habitants¹². Il est coutume de dire que la population se répartit alors entre une grosse moitié de catholiques et une petite moitié de protestants. En réalité, d'après une étude effectuée juste après la guerre pour la paroisse catholique, les proportions se rapprocheraient davantage de deux tiers de catholiques et d'un tiers de protestants¹³. De toute façon, on l'aura compris, Dieulefit est un fief protestant puisque la communauté est représentée dans une proportion de loin supérieure à la moyenne. On pourrait dire qu'il y a cinq groupes sociaux : la grande bourgeoisie industrielle (que l'on peut considérer comme se confondant avec la haute société protestante) au sein de laquelle la famille Morin occupe une place prépondérante ; la bourgeoisie regroupant les médecins, les notaires, etc. (qui constituent d'ailleurs les « satellites » des Morin) ; les fonctionnaires, les commerçants et artisans, enfin les ouvriers. Sans doute tous ces groupes sont-ils plutôt séparés, mais le véritable fossé

se situe bien évidemment entre grande bourgeoisie et petite bourgeoisie d'un côté et fonctionnaires commerçants, artisans et ouvriers de l'autre¹⁴.

État d'esprit des Dieulefitois en 1940

Réactions à la montée des tensions

La seconde guerre mondiale ne constitue pas une surprise pour les historiens qui, quelques années plus tard, reconsidèrent l'histoire des dernières années précédant le déclenchement du conflit. Les tensions se multiplient en effet dans cette période.

En Allemagne, en 1919, Hitler est déjà chef du Parti national socialiste c'est-à-dire du parti ouvrier allemand (anticapitaliste et antisémite) rebaptisé. Après le putsch de Munich, en 1923, il se retrouve en prison où il rédige alors *Mein Kampf* et expose dans ce livre la doctrine ultranationaliste et raciste du nazisme. En 1933, il accède légalement à la chancellerie. Dès lors, il s'agira pour lui de sortir son pays de la crise qui le ronge, de l'inflation et du chômage qui le minent, mais également de faire prévaloir ses vues idéologiques. Or cette idéologie paraît contraire à qui se réclame du christianisme. Aussi est-il intéressant d'apprécier la position des chrétiens de Dieulefit par rapport au reste de la population, mais il est impossible d'en parler sans se référer également à un contexte plus large.

Le contexte : résistance spirituelle face à la montée du nazisme

Si le nazisme a pu voir le jour, il a néanmoins provoqué de vives réactions, du côté catholique comme du côté protestant.

La résistance catholique

Un profond renouveau théologique se fait jour dans les années 30, au sein du catholicisme français. Des traductions bibliques nouvelles ont pour conséquence une relecture de la Bible, ce qui va favoriser l'éclosion d'une résistance spirituelle. Le catholicisme français se rapproche à cette époque de la vie quotidienne des hommes. L'essor des mouvements d'actions catholiques spécialisées, comme la JOC (Jeunesse ouvrière chrétienne) ou la JEC (Jeunesse étudiante chrétienne) etc., en est l'illustration. Aussi, toutes les réflexions qui sont faites alors autour du bien commun, du syndicalisme et autres sujets sociaux préparaient beaucoup d'esprits à refuser le nazisme et sa massification de toute la vie sociale¹⁵.

De grandes figures se distinguent, tel le père Chaillet, un jésuite qui, après un séjour en Allemagne en 1935, en ramène une connaissance certaine du nazisme qu'il n'aura de cesse de dénoncer. C'est lui d'ailleurs qui fondera l'Amitié chrétienne (patronnée par le cardinal Gerlier et le pasteur Boegner) dont le rôle est d'apporter de l'aide aux réfugiés. Les pères Fessard et Congar sont eux aussi sensi-

bilisés au danger que représente le national-socialisme. En 1937 sort l'encyclique de Pie XI contre le nazisme, *Mit brennender Sorge*, adressée aux évêques d'Allemagne. Mais le nazisme comme le communisme est avant tout un nouveau paganisme qui s'inspire de Nietzsche, dont la philosophie fait reposer sur le christianisme de multiples maux. Face donc, à la gigantesque entreprise de déchristianisation que l'Allemagne connaît depuis 1934, les hommes d'Église et les chrétiens se montrent peut-être davantage préoccupés par « l'antichristianisme » que par l'antisémitisme. De plus, les deux persécutions étant étroitement liées, c'est le christianisme qui est visé à travers l'antisémitisme.

Les mouvements de jeunesse catholique prennent également une place importante en ce qui concerne la résistance spirituelle au nazisme, d'autant plus qu'ils sont en relation avec des mouvements allemands et même avec la jeunesse hitlérienne pour certains. Mais, là encore, le nazisme est présenté, aux jeunes de l'ACJF (Association catholique de la jeunesse française) notamment, avant tout comme une menace pour le christianisme et en second lieu seulement comme une menace pour les Juifs. Toujours est-il que, grâce à une information importante qui circule dans la presse des mouvements, la jeunesse catholique est préparée pour résister. Déjà, si en 1938, Munich n'est pas dénoncé, la presse des mouvements n'en insiste pas moins sur l'esprit d'abandon qui caractérise les accords.

On peut noter aussi la transformation de la revue *Sept* en un journal, et du courant en un mouvement. Dans *Sept*, le père Yves Congar, à la tête du mouvement œcuménique qui apparaît à cette période dans les milieux catholiques, dénonce en 1934 et 1936 l'idéologie nazie.

La revue *Esprit*, fondée par Emmanuel Mounier en 1932, est caractérisée par le refus de toute compromission de l'Église avec l'ordre temporel et par le refus de se soumettre aux oppressions, quelles qu'elles soient. Elle prône le pacifisme jusqu'à Munich. En 1939, elle évolue en revanche nettement vers la résistance au nazisme.

On l'a donc vu, la préoccupation essentielle est sans doute de combattre la fureur antichrétienne des nazis, surtout pour les mouvements de jeunesse. Toutefois l'antisémitisme constitue un important sujet d'inquiétude, particulièrement chez de nombreux jésuites, notamment pour le père Chaillet chez qui il provoque une prise de conscience décisive. Mais cela n'a pas suffi, d'autant plus qu'en cette période, le danger communiste conduit les hommes d'Église et leurs fidèles à minimiser le danger hitlérien.

La résistance protestante

Le protestantisme français a l'avantage sur le catholicisme de favoriser une propagation rapide de ses idées puisqu'il s'agit de les faire passer au sein d'une minorité restreinte. La grande figure qui domine alors le renouveau théologique protestant s'appelle Karl Barth. La France prend connaissance de ses écrits, introduits

notamment par les pasteurs Pierre Maury et Roland de Pury, dans les années 30 : « Sous l'impulsion de ce groupe restreint de pasteurs et d'intellectuels, un courant se développe qui toucha assez rapidement bien des communautés protestantes. Ainsi la théologie qui fondait la résistance spirituelle de l'Église confessante d'Allemagne se diffusa-t-elle en France¹⁶ ». Ainsi « la diffusion du barthisme en 1934-1939 apporte aux mouvements protestants une doctrine sûre face au péril totalitaire¹⁷ ».

Comme du côté catholique, on assiste donc à un renouveau théologique au sein du protestantisme. Or, cette théologie insiste beaucoup sur les relations entre l'Église et l'État : « l'État n'est qu'un ordre relatif et provisoire qui doit assurer à l'Église la liberté de parler (par la prédication et les sacrements) à tous les hommes sans distinction de race ou de condition sociale ; l'Église doit faire preuve d'une vigilance active pour dénoncer la tentation de perversion essentielle encourue par l'État : celle de devenir totalitaire, de réclamer des citoyens, dès l'enfance, leur corps et leur âme, et d'avoir la prétention de sauver l'homme fût-ce malgré lui¹⁸ ».

Dès juillet 1933, le pasteur Roland de Pury fait une analyse lucide du racisme nazi dans un article publié par la revue barthienne *Foi et Vie*. La revue *Christianisme social* apporte elle aussi, de mars 1933 à mars 1934 sa contribution à la réflexion sur le nazisme, ainsi que la revue *Hic et Nunc* dans laquelle écrit également Roland de Pury.

Le moment décisif de cette résistance spirituelle est celui de la tenue des trois synodes de Barmen, en janvier, février et mai 1934. Déjà, Karl Barth refuse de prêter serment à Hitler et exhorte tous les pays susceptibles de tomber sous le joug du nazisme à rester vigilants.

Le 29 novembre 1938, la Fédération protestante de France s'insurge contre les pogroms de la « Nuit de cristal » et incite à apporter de l'aide aux réfugiés étrangers, « aryens » ou « non-aryens ». Un mois plus tard, devant l'urgence, les querelles intérieures sont oubliées et l'unité de l'Église réformée de France (ERF), alors divisée en deux courants, se réalise (même si elle n'est que partielle). Aussi l'Église protestante a-t-elle désormais la possibilité de conjuguer toutes ses forces et de les concentrer sur un même objectif.

À la veille de la guerre, le pasteur Marc Boegner consacre ses prédications et conférences au racisme dans les pays totalitaires. En décembre 1939, Karl Barth envoie sa première lettre au pasteur Charles Westphal de Grenoble. Cette lettre est en fait adressée à tous les protestants de France, afin qu'ils puissent rester lucides à propos des événements. Certes, il s'avère plutôt difficile de juger l'influence du barthisme au sein du protestantisme français et sans doute ne faut-il pas trop en exagérer les effets. Toutefois, la lettre de Barth pouvait être comprise. En février 1940, le Synode national de l'Église réformée affirme que la soumission des croyants à l'État n'est que conditionnelle.

Réaction des Dieulefitois à la montée des périls

Il est difficile d'apprécier, pour Dieulefit, ce qui a sensibilisé la population au nazisme. Les chrétiens engagés spirituellement ne paraissent pas s'être distingués spécialement des autres, du moins quant à la manière de s'informer sur le nazisme.

En réalité, c'est à travers les discussions et les nouvelles retransmises à la radio (ainsi que les discours du Führer) que l'on connaît le National-socialisme. Certes *le Nouvel Écho de la Drôme et de l'Ardèche* diffuse à vingt mille exemplaires dans une population protestante d'environ cinquante-trois mille personnes implantée dans les deux départements. On peut avancer que ce journal est lu par la quasi-totalité des protestants¹⁹. Or, c'est un journal qui incite naturellement ses lecteurs à être vigilants. Mais il ne paraît pas avoir eu d'influence particulière à Dieulefit, quoi qu'il soit difficile de l'affirmer sans hésitation, faute d'informations plus précises.

Il semble que les réactions des hommes d'Église à la montée du nazisme n'aient pas eu un grand retentissement chez les Dieulefitois engagés spirituellement. Force est même de constater que le barthisme paraît méconnu des protestants, en raison notamment de son caractère trop intellectuel²⁰. Il n'y a pas non plus à Dieulefit, dans les années d'avant-guerre des groupes chrétiens de réflexion anti-nazi²¹. On s'aperçoit que tous les engagements ont été pris, en fait, individuellement. Les mouvements de jeunesse, catholiques ou protestants, ne se sont pas, par exemple, spécialement distingués.

Si les chrétiens engagés spirituellement ont été informés sur le nazisme de la même manière que les autres, il semble néanmoins qu'ils aient été plus sensibles que le reste de la population.

En effet, les Dieulefitois, dans leur ensemble se passionnent dès 1936 pour la guerre d'Espagne. Or, la grande majorité espère la victoire des républicains, les « Rouges », en lutte contre le régime de Franco. Aussi observe-t-on déjà une aversion envers un régime de type dictatorial. Mais cet intérêt pour la guerre d'Espagne diminue l'attention portée à la montée du nazisme. Et puis, avec l'arrivée du Front populaire, les premières grèves aux usines Morin et les premiers congés payés retiennent beaucoup l'attention.

On peut dès lors noter une différence avec l'école de Beauvallon, école spécialisée pour enfants caractériels, et qui se trouve en dehors de Dieulefit, à un kilomètre environ. À la tête de cette école, une personnalité dont on verra plus loin le caractère hors du commun : Marguerite Soubeyran. Avec sa codirectrice, Simone Monnier, Marguerite Soubeyran a effectué, en 1938, un voyage en Angleterre. Toutes les deux ont vu là-bas des livres sur les nazis, les camps de concentration, la torture. Elles en reviennent horrifiées, elles qui dès 1936 se préoccupaient déjà de la montée du nazisme. Elles essaient à leur retour, d'en parler. Mais personne ne les croit...²²

Dès 1938, l'inquiétude provoquée par les tensions entre la France et l'Allemagne est grande, car le souvenir de la Grande Guerre est trop proche encore. Une partie des Dieulefitois, comme beaucoup de Français, applaudit les accords de Munich qui permettent de sauver une paix déjà bien précaire. D'autres déjà sont furieux que la France ait accepté un accord proposé par Hitler et Mussolini.

En 1939, l'inquiétude est encore plus grande avec les rumeurs de guerre qui s'amplifient. Les républicains espagnols se replient sur la France afin d'y trouver asile. À Dieulefit, une vingtaine de femmes ainsi que leurs enfants sont accueillis par la municipalité.

Le 3 septembre 1939, la France déclare la guerre à l'Allemagne dont la conséquence en est la mobilisation générale. Naturellement Dieulefit s'organise pour assurer une défense passive. La « drôle de guerre » s'installe, alors même que, selon le communiqué officiel, il n'y a rien à signaler.

Pourtant, au printemps 1940, de nombreux réfugiés venant du Nord et de l'Alsace se replient sur Dieulefit, au fur et à mesure de l'avance de l'armée allemande. Leur nombre est d'ailleurs si important que le conseil municipal en viendra à créer, le 25 mai 1940, un comité d'accueil. Il s'agit alors de faire appel à la générosité des habitants et de réquisitionner des immeubles. Sans doute un premier choix est-il fait puisque les villageois se montrent particulièrement accueillants²³.

D'une manière générale, il apparaît donc que les Dieulefitois engagés spirituellement ne se sont guère différenciés du reste de la population dans leur façon de s'informer sur le nazisme. Ils y ont été, semble-t-il, légèrement plus sensibles, mais cela ne suffit pas, à distinguer Dieulefit des autres endroits de France. La Résistance ici, on le verra, participera davantage d'un réflexe que d'une réelle sensibilité acquise dans les années antérieures.

La réaction à la défaite

L'année 1940 représente dans l'histoire récente des Français, une année fatale qui, environ cinquante ans après, fait encore couler beaucoup d'encre. Les événements se précipitent donc cette année-là : invasion par l'Allemagne de la Belgique, des Pays-Bas et du Luxembourg le 10 mai 1940 ; capitulation de Rotterdam et rupture du front de la Meuse le 13 mai ; disgrâce par Paul Reynaud du général Gamelin en faveur de Weygand ; embarquement des troupes alliées à Dunkerque du 28 mai au 4 juin dont quelques centaines de milliers de Français. Et puis survient la rupture de la Somme et de l'Aisne qui force Weygand à donner un ordre de retraite dont le caractère général souligne l'ampleur du désastre. Le 10 juin, le gouvernement se replie à Tours, alors même que l'Italie déclare la guerre à la France et à la Grande-Bretagne. L'axe (Allemagne, Italie, Japon) est véritablement en position de force. Le 14 juin, la capitale, dans laquelle les Allemands sont entrés, est déclarée ville ouverte. Au Nord-Est, région à propos de laquelle les Allemands ont des vues particulières (Alsace-Lorraine annexée par eux de 1871 à 1919, puis reprise par la

France), les armées françaises se voient également dans l'obligation de capituler. La retraite de l'armée se transforme en déroute.

À la débâcle des armées répond donc l'exode d'un flot de réfugiés se dirigeant vers le Sud. C'est de cette première vague que viennent les premiers réfugiés qui trouvent asile à Dieulefit. Paul Reynaud, le 18 mai, avait fait appel au maréchal Pétain, nommé vice-président du Conseil. Dans le gouvernement se trouve également le général de Gaulle, alors sous-secrétaire d'État à la Guerre. On connaît alors les dissensions à propos de la poursuite ou de l'arrêt de la guerre. À Bordeaux, le 15 juin, la thèse du général Weygand et celle du maréchal, souhaitant l'armistice, l'emporte. Le 16 juin, Paul Reynaud, ayant présenté sa démission au président Albert Lebrun, est immédiatement remplacé par Pétain. L'armistice avec l'Allemagne sera signé le 22 juin, à Rethondes, et deux jours plus tard avec l'Italie.

Entre-temps, certains ont pu écouter un appel venu de Londres et destiné à rester dans les annales : celui du général de Gaulle. Il ne s'adresse encore qu'aux militaires désirant continuer le combat en Angleterre car ce n'est que plus tard qu'il comprendra l'intérêt d'une lutte subversive à l'intérieur même de la France. En revanche, la question de la légitimité d'un gouvernement qui a conduit les armées à la débâcle est déjà posée. De Gaulle parvient dès lors, grâce à l'appui de Churchill, à créer une véritable force nationale française en Angleterre.

La France, quant à elle, est coupée en deux, l'occupation allemande s'étendant au Nord jusqu'à une ligne limite « Nantes-Vichy-Lyon ». Le 10 juillet, les deux Chambres convoquées à Vichy accordent les pleins pouvoirs à Pétain. Le régime de Vichy commence avec, à sa tête, un homme dont les pouvoirs sont considérables puisqu'il détient entre ses mains la totalité de l'exécutif et du législatif.

Désormais, la France va se repentir des années de « laisser-aller » qui l'ont conduite à la défaite. Avec Vichy, les valeurs traditionnelles sont retrouvées. La morale revient donc au premier plan des préoccupations.

À Dieulefit, le dernier acte officiel républicain de la municipalité a été d'offrir, le 14 juillet 1939 un goûter à tous les enfants des écoles pour y fêter le cent cinquantième anniversaire de la Révolution française. En juin 1940, toutefois, le portrait de Pétain est mis à la place du buste de Marianne et la fameuse devise républicaine « Liberté, Égalité, Fraternité » remplacée par une autre, de trois mots elle aussi, « Travail, Famille, Patrie »²⁴. Les hommes démobilisés reviennent au pays mais on compte une cinquantaine de prisonniers dispersés dans les stalags ou les oflags allemands.

Quel est donc l'état d'esprit des Dieulefitois à la défaite ? Comme la grande majorité des Français à ce moment-là, ils sont accablés par les revers successifs que l'armée française a connus. Aussi, la défaite a-t-elle poussé cet accablement à son comble. L'armistice est donc accueilli en général avec soulagement, surtout pour les familles des soldats. La confiance est donc grande vis-à-vis du maréchal Pétain resté pour beaucoup, et surtout pour les plus âgés et les anciens combattants de

14-18, le vainqueur héroïque de Verdun²⁵. Pol Arcens, directeur de la Roseraie, l'école secondaire de Dieulefit est, lui aussi, tenté par le maréchal²⁶, alors que son engagement sera par la suite exemplaire.

En revanche, c'est l'angoisse pour les réfugiés et les familles des prisonniers dont certaines restent sans nouvelles pendant plusieurs semaines²⁷. L'inquiétude est grande aussi pour certains qui comprennent déjà que Vichy signifie transiger avec Hitler. De ce point de vue, l'engagement de Beauvallon est déjà autre. Si certains jeunes chanteront *Maréchal, nous voilà!* à Dieulefit, personne à Beauvallon n'entendra la chanson²⁸. D'ailleurs, là-bas, l'appel du général de Gaulle a été écouté²⁹, alors même qu'en pleine débâcle, il n'a rencontré qu'un faible écho. Mais il est vrai, « qu'en juin 1940, l'école a reçu des officiers blessés amenés par Lyon au moment de l'avance allemande. C'est là qu'ils ont entendu le premier appel du général de Gaulle et sont partis immédiatement pour essayer de le rejoindre à Bordeaux³⁰ ». Ces officiers ont certainement eu une influence auprès des personnes vivant alors à Beauvallon, et notamment sur Marguerite Soubeyran, une des trois directrices.

En définitive, à l'exception de Beauvallon, la population de Dieulefit n'est pas particulièrement hostile au régime de Vichy. Ce serait plutôt le nombre déjà considérable des réfugiés qui lui confère son caractère singulier. Et en fin de compte, l'accueil humanitaire précoce vient beaucoup plus d'un réflexe de solidarité que d'une attitude dictée par l'aversion envers une idéologie. Sans doute s'intéressera-t-on par la suite davantage à l'idéologie nazie, parce que l'on aura été sensibilisé par l'afflux de personnes déracinées. Mais, on l'a vu, il ne semble pas que ce soit un apprentissage particulier, notamment chez les bons chrétiens, qui ait poussé à résister. D'autant plus que la majorité aurait dénigré Pétain (transiger avec Hitler?). Il s'agit donc plutôt d'un réflexe, un réflexe provoqué par les mentalités.

L'influence du protestantisme

« Peut-être n'est-il pas sans importance, pour le paysage même, que Dieulefit soit protestant : la vieille race l'est du moins, si les nouveaux venus sont catholiques. Sur les hauteurs environnantes, subsistent encore des “déserts”, sortes de cirques naturels, majestueusement assis dans les arbres, loin des routes, près de Dieu : poursuivis par des dragons du roi, les réformés, avec un instinct biblique de la grandeur, se choisirent ces hauts lieux pour temples ; la Bible et le paysage y sont d'accord. Des générations traquées se sont adossées à cette impasse où la vallée se refermait : elles s'y sont fortifiées ; ont fait front ; ne se sont jamais soumises ; comme cette héroïne protestante, elles ont gravé sur la montagne le mot : “résister”³¹. »

Il est un fait indéniable que le protestantisme a eu une influence à Dieulefit. Dans le passé, les protestants ont dû lutter pour garder leur religion dans une France majoritairement catholique. D'ailleurs, l'urbanisme fait apparaître des caves reliées les unes aux autres afin de pouvoir échapper aux dragons du roi. N'importe

quelle aide alors était un don inestimable pour eux. Depuis, ils ont gardé une vieille méfiance envers l'État qui les rend plus aptes à résister.

Nul doute aussi que, par un instinct enraciné dans un passé multiséculaire, ils sont portés à aider les minorités persécutées, ayant eux-mêmes été une minorité persécutée : « Le souvenir des persécutions ne s'est point effacé : aujourd'hui, comme au temps des dragonnades, le cœur protestant est du côté du proscrit³² ».

Les protestants n'ont pas non plus, contrairement aux catholiques, à rendre compte à un prêtre. Ils doivent, en toute conscience, agir directement sans intermédiaire et donc rapidement. Ils ne reçoivent pas d'absolution s'il leur arrive de mal agir. De plus, ils sont davantage au fait des problèmes politiques, sociaux et culturels et suivent par conséquent davantage l'évolution des mœurs de la société. En un mot, ils sont beaucoup plus pragmatiques, amenés à changer très vite d'attitude en fonction des circonstances : « L'âme des Dieulefitois était nette comme le paysage alentour, tendre et dure, se dessinant en lignes simples mais dont la courbe sait moduler toutes les tendances du cœur³³ ».

S'ils ne sont pas marxistes, ils s'en rapprochent³⁴. On aurait donc bien pu mettre la résistance sur la position nettement affirmée à gauche de Dieulefit en 1940. Mais cette position n'est-elle pas à lier à l'influence protestante ? Dans la Drôme, une des régions à très forte proportion protestante, le vote à gauche est de dix-sept points supérieur à la moyenne nationale³⁵. À Dieulefit, Marguerite Soubeyran est communiste ; elle est également protestante.

Par ailleurs, il semble bien que l'influence du protestantisme, comme le souligne Pierre Vidal-Naquet, ait joué dans les deux sens : certes, les Dieulefitois se sont tournés vers les Juifs, mais les Juifs étaient peut-être également poussés à se tourner vers ces protestants. « La familiarité avec l'Ancien Testament était beaucoup plus grande chez les protestants que chez les catholiques³⁶. » Les deux minorités ont également, sociologiquement, des points communs et notamment, l'attachement aux valeurs de la République auxquelles elles doivent leurs libertés.

Il faut bien effectivement que Dieulefit ait été connu pour qu'il y ait eu tant de réfugiés. De ce point de vue, les familles protestantes du Nord-Est de la France ne sont pas venues là par hasard, c'est évident. Et sans nul doute faut-il également compter avec la personnalité de Marguerite Soubeyran dont la renommée à l'époque dépasse largement les frontières de la Drôme. D'autres facteurs, ajoutés aux précédents se sont conjugués pour faire de Dieulefit une terre d'asile, où l'on peut être protégé si l'on est persécuté : « A Dieulefit, nul n'est étranger : celui qui va débarquer tout à l'heure, rompu par un affreux trajet d'autobus, affamé, poursuivi peut-être, et qui vit dans la terreur des regards braqués sur lui, qu'il se rassure, la paix va enfin l'accueillir ; il se trouvera parmi les siens, chez lui, car il est le prochain pour qui toujours la table est mise³⁷ ».

L'influence du protestantisme est donc certaine. Mais il serait également faux de trop mettre en avant la communauté protestante par rapport à la communauté

catholique. Rien n'est aussi simple à Dieulefit, sans quoi « l'épopée » de la seconde guerre mondiale n'aurait peut-être pas eu lieu. Pierre Emmanuel, de façon toujours extraordinaire, résume fort bien ce qui s'y est passé : « Dieulefit, pendant ces quatre années, illustra consciemment la leçon de l'Épître aux Romains : il n'y a ni Juifs, ni Grecs, il n'y a que des hommes sous le regard de Dieu ; une seule définition de l'homme, et qu'il faut défendre partout, en tout homme où elle est menacée³⁸ ».

Plus que jamais la Résistance à Dieulefit est venue d'un état d'esprit, d'une mentalité multiséculaire, d'un réflexe ancestral qui, en 1940, a tout lieu de resurgir.